

THÉORIE DE LA COMMUNICATION ET THÉORIE DE LA RÉCEPTION

Jacques LEENHARDT

La sociologie, grand rêve à la fois scientifique et politique du XIX^e siècle, n'en finit pas de redéfinir son objet déclaré, la « société », à mesure que celui-ci, derechef, échappe aux concepts qui pensaient enfin le saisir. On pourra y voir la preuve de sa vitalité, la crise n'étant de ce point de vue qu'une des modalités de la vie intellectuelle elle-même, forme normale en fin de compte, même si on a accoutumé d'opposer normalité et état de crise.

La sociologie des communications sociales n'est pas en reste sous l'aspect de la crise. Tant que l'on avait pu croire à l'unité de « la société », on avait cru pouvoir en déduire une systématité qui donnait à chaque phénomène sa logique et sa place fonctionnelle. Quand le tout est donné, les règles du jeu se déduisent aisément, et de façon non contradictoire.

Point n'est besoin de revenir ici sur le doute qui s'est installé dans les esprits au sujet de telles cohérences. Son effet sur la théorie sociale a pris en particulier la forme d'une discussion, à frais nouveaux, de la place de la communication dans le social. Au point que, pour certains, même la formule euphémistique « le social » serait encore un effet illusoire, « le social » étant mort à son tour après que « la société » a disparu sous l'effet érodant d'une communication aussi multiple

que finalement sans objet réel assignable.

C'est dans ce contexte aux senteurs de cadavre que se pose la question d'une pratique jusqu'ici peu honorée par les sociologues, parce qu'apparemment trop minoritaire ou élitiste, celle de la littérature. Or, dans le même temps où l'on s'interroge sur la décomposition du tout social, il pourrait être de quelque intérêt de visiter la pratique de la littérature, laquelle, pour individuelle qu'elle soit, n'en active cependant pas moins, à sa manière, ce qui fait le noyau de toute conception de la vie en société : le système des relations sociales.

Les augures ne manquent pas qui annoncent ou déplorent la mort de la littérature et plus encore de la lecture, celle-ci ayant été éliminée, nous est-il dit, par les mass media, par la télévision et, accessoirement, par le cinéma. Sans doute une concurrence nouvelle avec l'*univers fictionnel instantané* qu'apporte le film de cinéma ou de télévision a-t-elle vu le jour. On aurait tort cependant de négliger les phénomènes liés à l'expérience de l'*univers fictionnel prolongé* qu'instaure la lecture. Sa temporalité propre, faite de durée, de possibilités de retour en arrière, voire d'anticipation de la fin, fait de la lecture du livre une possible *opération* sur le fictionnel que n'autorise pas la séquence obligée du déroulement cinématographique. En conséquence, et malgré la concurrence qui lui est faite, la lecture demeure une expérience singulière qui exige notre attention.

D'emblée on limitera ces quelques réflexions à un canton de la littérature : la fiction romanesque. Pour notre propos, cette restriction se justifie par le fait que ce secteur de la pratique littéraire, écriture comme lecture, s'est depuis son origine signalé par une volonté têtue

a) d'attribuer des actions à des personnages autant que possible « comparables » à ceux que pourrait fréquenter ou connaître tout lecteur,

b) de faciliter l'identification du lecteur avec les situations et les personnages fictifs,

c) de produire un monde vraisemblable, ou du moins possible, à partir de situations exemplaires.

L'état permanent de crise dans lequel vit la sociologie tient sans doute pour une bonne part au fait que jamais celle-ci n'est parvenue à dominer la contradiction qui la fonde, d'être un rêve de totalité né en pleine poussée d'un individualisme par définition fractionniste. Système social et organisation psychique individuelle sont restés de ce fait comme les polarités d'une pensée qui préféra établir ses certitudes sur deux disciplines séparées, la sociologie et la psychologie, plutôt que d'affronter l'ambivalence épistémologique et méthodologique qu'en secret elle renonçait à poser, mais qui depuis la taraude.

Or la pratique littéraire offre, à cet égard, l'intérêt de *mettre en œuvre* cette ambivalence, sans avoir à se soucier des compartimentages disciplinaires. Régi par aucune règle, le roman échappe aux faux-fuyants qu'organise l'esprit disciplinaire, même si, en contrepartie, il doit évidemment renoncer au statut de vérité. Il n'a pas de vocation à la vérité telle que la science la définit conformément à ses principes, et cependant il ne saurait être réduit ni à l'illusion – laquelle en toute hypothèse ne pourrait qualifier cette partie de son pouvoir qu'on nomme « l'effet de réel » – ni à l'erreur ou, encore moins, à la tromperie, lesquelles impliqueraient l'existence d'une vérité qui, précisément, n'appartient pas au monde littéraire et n'est pas revendiquée par lui.

Cela étant rappelé, je voudrais examiner comment la théorie de la pratique littéraire peut s'intégrer à une réflexion contemporaine sur la manière dont se produit ce qu'on appellera, à défaut de mieux, « le social », à travers l'échange imaginaire que permet la littérature.

Par ailleurs, la théorie de la communication, trouvant dans la pratique littéraire une articulation spécifique de l'activité privée de la conscience et de la communication sociale, pourra sur ce cas particulier élaborer quelques prodromes d'une réponse à la question que posait N. Luhmann : « Comment la conscience

peut-elle être à la fois un système structurellement déterminé et un médium ? (1) »

Luhmann remarque que ce double statut est rendu possible par le fait que la langue, qui sert de modalité d'expression à la conscience privée, bien que relevant d'un système rigide, devient, dans la communication, un médium susceptible de prendre des formes souples, changeantes et multiples. Tels sont les récits et les théories que nous construisons dans le langage, qui, tout en ayant la rigidité que leur confère leur mise en forme, sitôt énoncés s'effilochent et se transforment, saisis par l'instabilité constitutive de tout ce qui prend forme dans le temps. Il en va ainsi de la littérature dans l'acte de lecture.

Du fait de l'importance de la communication verbale au sein du système social existe donc un principe de dérive qui empêche que la logique reproductive du système ne conduise à une simple répétition. On a souvent parlé d'entropie à ce sujet, en restant à l'intérieur d'un schéma de communication comme transmission de sens. Il vaudrait mieux parler d'une activité permanente de reconfiguration des éléments constitutifs du système, ce qui ouvre la voie à une interrogation sur les processus de transformation affectant celui-ci (2).

Toute communication reproduit et transforme. Dans le champ de la littérature, après une décennie durant laquelle domina un élan théorique essentiellement intéressé aux *contraintes* spécifiques du système linguistique et sémiotique, diverses théories se mirent en place, visant à restituer au procès littéraire sa fonction dynamique. Jan Mukarovsky, figure essentielle du Cercle linguistique de Prague, indiquait dès 1966 que l'œuvre littéraire, en tant que fait sémiologique, est d'une part un signe matériel polysémique, d'autre part une concrétisation ou interprétation de ce signe par la conscience collective des membres d'un groupe social particulier. Il appelait l'œuvre concrétisée ou interprétée « objet esthétique », objet dont le contenu séman-

(1) LUHMANN, 1988, p. 891

(2) LEENHARDT, JOZSA, 1982

tique correspond au système de valeurs et au système normatif de la collectivité qui l'a accueilli

« Toute œuvre d'art est un signe *autonome* composé de

1 " L'œuvre matérielle " qui a la valeur d'un symbole sensible

2 " L'objet esthétique " qui est enraciné dans la conscience collective et occupe l'endroit du " sens "

3 Du rapport avec un objet dénoté qui ne vise pas à une existence particulière définissable – dans la mesure où il s'agit d'un signe autonome – mais le contexte global de tous les phénomènes sociaux (science, philosophie, religion, politique, économie) d'un milieu particulier (3) »

Pierre Zima commente ainsi l'apport de Mukarovsky

« Dans la perspective ouverte par Mukarovsky, la lecture apparaît donc comme un processus collectif irréductible aux réactions esthétiques de lecteurs individuels. Bien que la lecture (d'un roman ou d'un poème) soit presque toujours individuelle, elle est inséparable du système normatif de la collectivité ou des collectivités auxquelles appartient l'individu (4) »

Hans Robert Jauss, se fondant à la fois sur Mukarovsky et Gadamer, insistera sur l'inscription historique de toute lecture (voire relecture) des textes littéraires, proposant une version nouvelle du concept d'*horizon d'attente* élaboré par Mannheim et par l'herméneutique littéraire (5)

En résulant la signification littéraire dans l'histoire, voire dans la sociologie, les théories nouvelles de la littérature mettaient l'accent sur une activité jusqu'alors négligée : celle du lecteur. On s'avisa que pour qu'existe la littérature il fallait non seulement qu'elle ait pris la forme immobile d'un « texte », un symbole matériel et sensible, mais également qu'elle fasse l'objet d'une « concrétisation » (Ingarden) dans l'acte de lecture et devienne ainsi un « objet esthétique » (Mukarovsky)

Cette lecture, relevant désormais de l'es-

thétique, de l'*aisthesis* aristotélicienne, ne pouvait plus apparaître seulement comme un exercice savant de décryptage auquel concourraient des disciplines de plus en plus raffinées et rigoureuses. Un déplacement d'intérêt accompagne en effet ces interrogations, qui donne à l'activité constructive de la lecture un rôle nouveau en dialogue avec des forces déterminantes propres à la structure textuelle (sémiotique, idéologique, etc.)

L'enjeu de ces déplacements est une vision dédoublée du processus de connaissance sociale. Connaître, en société, ce n'est pas seulement produire un savoir sur le monde, c'est aussi et d'un même geste produire une *image du monde*. Penser la connaissance sociale comme une dialectique instable entre image du monde et savoir du monde, c'est s'interroger aussi bien rétroactivement sur ce que nous appelons « science sociale », que sur la fonction cognitive de l'*imagination*, comme activité sociale. Le fonctionnement de la littérature (écriture et lecture) révèle ici sa puissance exemplaire. C'est pourquoi on peut tenter d'articuler la réflexion développée dans le domaine de la théorie littéraire à certaines questions ayant émergé dans le champ de la sociologie des communications.

On prendra ici appui sur le livre de Wolfgang Iser, *L'acte de lire* (6). Iser y introduit l'idée que la structure sémiotique des textes de fiction ne s'offre pas à l'analyse *principalement* comme un système de langue dont il faudrait décrire les signifiés, mais *plutôt* comme une médiation prenant la forme d'un faisceau d'instructions destinées à rendre possible, voire à déclencher, la production de significations par le lecteur.

Or, dès lors que la théorie met l'accent sur l'activité constructive du lecteur – et, pourrait-on dire, de toute personne confrontée à une structure de sens –, elle introduit la question de la multiplicité des perspectives qui peuvent effectivement

(3) MUKAROVSKY, 1966, p. 88. Cité par ZIMA, 1985, p. 203.

(4) ZIMA, 1985, p. 203.

(5) JAUSS, 1978.

(6) ISER, 1976.

être adoptées à l'égard du sens proposé et de leur gestion par le lecteur. Venant à s'inscrire dans une histoire singulière marquée par le passé, les espoirs, les intérêts de ce dernier, le sens ne saurait être réduit unilatéralement à sa formulation textuelle, si précise que puisse en être la description. L'idiosyncratie du lecteur – ce que nous appellerons, selon le cas, son histoire, ses intérêts ou ses compétences (7) – entre en conflit avec la structure textuelle du message et démultiplie les perspectives.

La dynamique qui anime de l'intérieur ce conflit interdit que celui-ci soit tranché entièrement au profit d'une lecture dominée par une conscience raisonnante, logique et maîtresse de tous les paramètres, comme elle empêche que la représentation qui résultera de la confrontation avec le texte ne doive sa forme qu'au libre jeu de l'imagination. Entre un asservissement hypothétique au texte et la dérive incontrôlable d'une imagination débridée, Iser entrevoit l'existence d'une structuration médiatrice qu'il appelle, à la suite de Husserl, une « synthèse passive », en quelque sorte préconsciente. Et il donne un nom à cette modalité synthétique : l'image. Il avance alors que les textes fictionnels proposent ou suscitent des images autour desquelles se construit véritablement, et alors seulement, un rapport entre *signification* du texte et *effet* du texte. Cette position médiatrice accordée à l'image au cœur du processus de concrétisation du texte dans l'acte de lecture rappelle opportunément la fonction que remplit, même dans une pratique comme la lecture, l'imagination comme instance élaboratrice. Celle-ci en effet s'emploie à *singulariser* ou *particulariser* les contenus évoqués par les signifiants et qui, dans la compétence de chaque lecteur, ne sont donnés que dans l'indistinction d'un savoir général. Les dispositifs langagiers mettent nécessairement en jeu des notions, concepts et idées d'ordre général. Ils appellent de ce fait, et comme leur complément nécessaire, une fonction particularisante capable de fixer

dans une image singulière ce que l'imagination aura évoqué pour elle à partir de l'invite conceptuelle qui l'aura éveillée. La mise en image constitue donc, de ce point de vue, à la fois une sélection dans l'archive encyclopédique qui a été historiquement constituée et sociologiquement organisée en chacun, et une concrétisation, au sens d'un passage nécessaire à un stade déterminé de la représentation.

La « synthèse passive » évoquée par Iser sous le nom d'image fait donc apparaître des contenus structurés qui ne relèvent ni de la perception directe (voir quelque chose de présent devant soi) ni du concept en tant que savoir sur quelque chose mais bien de la dialectique entre perception (*Wahrnehmung*) et représentation (*Vorstellung*).

« Dans la lecture des textes de fiction nous sommes donc – poursuit Iser – contraints à nous forger des représentations imagées dans la mesure où les schématisations que nous propose le texte ne constituent qu'un savoir sur les présupposés duquel un objet imaginaire doit être produit (8) ».

Les théories de la lecture ont donc, tout au long des deux dernières décennies, réorienté la recherche littéraire vers le lecteur et, ce faisant, ouvert une zone de dialogue avec la sociologie. Ce ne sera qu'au prix d'une acceptation du rôle médiateur de ce qu'on a appelé le « psychosocial », en tant qu'instance de construction du rapport de l'individu au social à travers les expériences imaginaires, que la sociologie comme la théorie de la littérature dépasseront les impasses auxquelles la tradition des « belles lettres », d'une part, et l'enfermement disciplinaire, de l'autre, les ont acculées.

L'approfondissement de la procédure constructive du sens dans l'acte de lecture peut servir de point de départ pour la compréhension plus générale des fonctionnements du sens dans la communication sociale. La situation de lecture offre à cet égard l'avantage qu'avec la matérialité du

(7) LEENHARDT, 1988, pp. 302-311.

(8) ISER, 1976-1985, *op. cit.*, p. 222 (c'est nous qui traduisons).

texte comme structure de sens fixée dans un support (livre, périodique, etc), l'obligation de se confronter au sens comme structure médiatrice est en quelque sorte mise en évidence La double fonctionnalité du livre, à la fois structure de sens et pouvoir évocateur de mondes imaginaires appartenant en propre au sujet lecteur, à son histoire et à sa position dans le dispositif social, souligne la nécessité d'une opération synthétique qui écarte aussi bien l'illusion d'une simple transmission du sens ou celle, corrélatrice, d'une imposition univoque de ce même sens, comme elle écarte également l'hypothèse laxiste selon laquelle l'accent mis sur l'activité du lecteur conduirait à laisser théoriquement la bride sur le cou à une imagination lectrice sans contraintes

Au terme de cette brève incursion dans le domaine de la théorie de la lecture, deux éléments peuvent être retenus Au plan de

la théorie sociale de l'élaboration du sens, les études sur la lecture comme activité symbolique (ou imageante) constituent un terrain exemplaire pour la communication sociale Ce caractère exemplaire devrait d'autant plus intéresser le sociologue de la communication que, d'autre part, la structure de sens dont il s'agit, la fiction romanesque, se trouve elle-même – comme nous le notions plus haut – au cœur d'une autre négociation essentielle celle qui voit s'organiser le rapport de la personne au social

La construction d'*images* dans l'acte de lecture vaut donc comme modèle de l'activité constructive du lien social, et ses mécanismes, si nous parvenions à les saisir dans leur productivité imageante dans l'acte de lire, donneraient pour le moins une métaphore de ce qu'est la construction du social dans l'activité quotidienne

RÉFÉRENCES

ISER W , *Der akt des lesens*, Munich, Wilhem Finck Verlag, 1976 *L'acte de lire*, Bruxelles, Pierre Mardaga, 1985

JAUSS H -R , *Pour une esthétique de la réception*, traduction de Cl Maillard, Paris, Gallimard, 1978

LEENHARDT J , « De la compétence dans l'activité lectrice » in *La lecture littéraire*, ss la dir de Michel Picard, Paris, Clancier-Guénéaud, 1988

LEENHARDT J et JOZSA P , avec la collaboration de BURGOS M , *Lire la lecture Essai de sociologie de la lecture*, Paris, Editions Le Sycomore, 1982

LUHMANN N , « Wie ist bewusstsein an kommunikation beteiligt ? », (Comment la conscience est-elle reliée à la communication ?), in *Materialität der kommunikation*, ss la dir de H U Gumbrecht et K L Pfeiffer, Francfort, Suhrkamp Verlag, 1988

MUKAROVSKY J , *Studie z estetiky*, Prague, Odéon, 1966

ZIMA P V , *Manuel de sociocritique*, Paris, Picard, 1985